

## Anthropologie et Sociétés



**Jim FREEDMAN : Nyabingi. The Social History of an African Divinity. Coll. Annales - Série in 8 - Sciences Humaines, no 115, Musée Royal de l'Afrique Centrale, Tervuren, 1984, 119 pages, cartes.**

Jean-Claude Muller

Volume 9, Number 3, 1985

Parentés au Québec

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/006305ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/006305ar>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

### ISSN

0702-8997 (print)

1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

Muller, J.-C. (1985). Review of [Jim FREEDMAN : Nyabingi. The Social History of an African Divinity. Coll. Annales - Série in 8 - Sciences Humaines, no 115, Musée Royal de l'Afrique Centrale, Tervuren, 1984, 119 pages, cartes.] *Anthropologie et Sociétés*, 9(3), 269–270. <https://doi.org/10.7202/006305ar>

---

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 1985

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

---

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

---

Jim FREEDMAN : *Nyabingi. The Social History of an African Divinity*, Coll. Annales – Série in-8 – Sciences Humaines, no 115, Musée Royal de l’Afrique Centrale, Tervuren, 1984, 119 pages, cartes.

Ce petit livre décrit et analyse les avatars – au sens propre du terme – qu’une divinité africaine nommée Nyabingi a subis en pays kiga, aux confins du Rwanda et de l’Uganda. C’est une occasion privilégiée en Afrique de pouvoir isoler un culte, d’en suivre l’évolution et d’interpréter les métamorphoses de la principale protagoniste en fonction des changements sociaux, politiques et économiques qui ont affecté sa région d’élection. Culte aujourd’hui réduit à un simple rituel thérapeutique en train de se dissoudre en de multiples formes au gré des devins qui en sont les gardiens, il procède néanmoins d’une histoire de près de deux siècles où il a rempli des fonctions fort différentes dictées par le contexte socio-économique changeant. Quelques observateurs antérieurs l’ont réduit à un culte de possession mais l’auteur estime – avec raison – qu’il faut y voir la divinité d’un culte de libération et que son attribution actuelle ne l’est que parce que la mémoire collective a gardé soigneusement les épisodes passés où elle a joué un rôle politique important. On peut retracer son histoire à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle chez des pasteurs de la zone interlacustre dont les différents clans se disputaient le territoire à l’aide d’une déesse qui devint Nyabingi; ce symbole qui devait servir à l’intégration des clans ne put accomplir sa tâche et vainqueurs et vaincus donnent aujourd’hui des versions différentes du rôle que la divinité a joué dans le succès ou l’insuccès des opérations militaires qui se succédèrent sur quelque cent cinquante ans. Pendant ce temps, la contrée fut infiltrée de plus en plus par des agriculteurs. Cet accroissement démographique amena des conflits avec les pasteurs, conflits qui se résolurent par la victoire des intrus qui adoptèrent Nyabingi. Celle-ci changea alors de caractère : de divinité plutôt guerrière et royale, elle va maintenant s’occuper de la fertilité des femmes, de leur santé et celle de leurs enfants, bref, de reine elle devient mère, ces préoccupations de démographie familiale reflétant davantage les préoccupations et les valeurs des agriculteurs que celles des pasteurs. La société kiga se structure lentement autour d’une série de noyaux consistant en maisonnées dirigées chacune par un aîné réglant les mariages et le travail. Ces aînés peu à peu s’accapareront aussi le rôle d’intermédiaire entre leurs dépendants et la divinité, rôle qu’ils soustraient aux médiums.

Vers 1900, puissance temporelle et puissance spirituelle sont ainsi conjointes mais la colonisation mettra fin à cet ordre social par l’imposition d’une administration dont les rouages furent des Ganda, aucun chef kiga ne voulant diriger un groupe plus grand que le sien propre. Les exactions de ces fonctionnaires jointes aux exigences du colonisateur empêtré dans la guerre de 1914-18 ressuscitèrent Nyabingi dans son rôle politique de libératrice en 1915, lors d’une révolte kiga qui fut maîtrisée en 1919. Le culte fut interdit et n’est plus aujourd’hui que du ressort de devins/thérapeutes privés, ayant perdu toute fonction de mobilisation de groupe. Cependant, rien ne nous dit que Nyabingi ne renaîtra pas une fois encore sous sa forme politique et publique... La caractéristique de plusieurs cultes d’Afrique centrale semble être de type pluri-fonctionnel, traitant selon le contexte l’individu ou la société. Un parallèle avec les tribulations du culte de Ryangombe dans le royaume du Rwanda voisin pourrait être éclairant à cet égard.

L’auteur a un louable souci méthodologique. Il nous narre comment, tout au cours de son terrain, il lui est apparu que le culte actuel – qui lui fut caché tout d’abord et dont les Kiga prétendaient ne rien savoir – ne pouvait être compris sans en faire l’histoire car celle-ci est utilisée profusément par les Kiga pour s’expliquer à eux-mêmes, ce qui n’est pas – on s’en doute – nécessairement l’histoire de l’historien ni celle de l’ethnologue. Freedman nous dit bien que pour certaines époques il en est réduit à spéculer mais il le fait d’une manière subtile en remettant les événements dans un contexte reconstruit qui débouche sur la meilleure interprétation plausible. Après tout, c’est ce que font

bien des historiens, mais sans le dire... La sophistication de la méthode en fait un cas d'espèce qu'historiens et ethnologues africanistes, n'ayant à leur disposition que des documents écrits fort rares et biaisés et des traditions orales également *pro domo sua*, auront tout intérêt à méditer. Il est plus que probable qu'une telle approche puisse être utilisée avec succès ailleurs. En plus, le livre est bien écrit.

Jean-Claude Muller  
Département d'anthropologie  
Université de Montréal

---

Bertrand HELL : *L'homme et la bière*, coll. Au souffle du terroir, Éditions Jean-Pierre Gyss, [Schirmeck], 1982, 238 pages, ill.

La bière est un produit d'usage des plus courants. On la trouve partout, en toutes circonstances, et en quantités parfois appréciables. Produit de consommation de masse, elle suscite un martelage publicitaire sans pareil et est associée à une variété d'activités et d'événements, sportifs et autres.

Pourtant, les gens savent généralement bien peu sur la bière et ne peuvent, par exemple, définir avec précision ce que sont le malt, le houblon, ou la fermentation. Rarement produit a-t-il été à la fois si notoire et si mal connu. Cet ouvrage permet heureusement au lecteur intéressé de remédier à cette carence.

*L'homme et la bière*, de Bertrand Hell, est un ouvrage ethnologique « grand style », où tous les aspects de la question sont abordés. On y apprend que l'histoire de la bière remonte à la plus haute antiquité et que déjà le Code d'Hammourabi légiférait à son sujet. Ses ingrédients ont souvent été associés à d'importants symboles mystiques, et l'auteur s'étend notamment sur la relation brasserie-alchimie dans l'imaginaire des brasseurs médiévaux. Le cycle agricole annuel auquel était liée la brasserie et ses techniques et méthodes de fabrication font l'objet de chapitres détaillés. De plus, l'aspect social « moderne » de la consommation de la bière, son association au tabac, son côté « populaire » par rapport au vin, son caractère masculin dans certains contextes (la taverne !), et le lien entre sa consommation et une sociabilité plus chaude et moins inhibée, ne sont pas oubliés.

Le livre dans son ensemble nous fait prendre conscience de la richesse culturelle insoupçonnée de la bière; en Europe du moins, car l'ouvrage est essentiellement centré sur l'Europe et en particulier sur l'Alsace, région d'origine de l'auteur. La tradition brassicole québécoise est assurément moins importante pour plusieurs raisons (dont la moindre n'est pas le monopole bi-séculaire des brasseries anglo-saxonnes sur la fabrication et la distribution du produit), mais la lecture de *L'homme et la bière* n'en est pas moins intéressante et pleine d'enseignements pour le lecteur québécois. Mentionnons enfin que l'auteur et l'éditeur ont compris que le beau n'est pas ennemi du bien : la qualité remarquable de la reliure, de la mise en page et des illustrations fait que, l'ethnologue, l'esthète aussi bien que le simple amateur de bière seront comblés par cet ouvrage.

Jean-Pierre Garneau  
Anthropologue et brasseur-artisan  
Université Laval